



Tous les chemins mènent nulle part

Serge Muscat

Pour la quatrième fois de la matinée, Jack avait reçu un flash d'information. Cela consistait en une sorte d'éclair diffusé dans toute la pièce où il se trouvait et sur laquelle il n'avait aucun contrôle. L'éclair était bref, mais d'une très forte intensité, et diffusait des informations que sa conscience ne pouvait pas saisir clairement.

Durant cette matinée, il n'avait reçu que quatre éclairs seulement alors qu'il essayait de se concentrer sur des travaux dont il ne savait pas s'ils aboutiraient.

Se servant une bière, comme il en avait l'habitude, un cinquième éclair jaillit. Deux ou trois secondes s'écoulèrent. Puis d'un geste maladroit il renversa la bouteille posée sur la table. Il fut traversé de légers tremblements, comme il n'en avait encore jamais eu auparavant.

La moyenne journalière, pour la plupart des habitants, était de subir environ une vingtaine d'éclairs. Commencant à être envahi par un certain malaise, Jack décida de prendre un peu l'air. Il rangea quelques affaires, regarda dans les poches de sa veste s'il n'avait rien oublié, puis sortit de son domicile.

Au dehors régnait une atmosphère trouble constituée d'un mélange qui ressemblait à la fois à un monde idéal en même temps qu'à une fin du monde. Des lumières clignotaient sur toutes les façades, jusqu'à produire presque plus de luminosité que le soleil de midi. Mais en même temps, tout cela dégageait une indescriptible sensation que tout ce qui avait été bâti ne portait en rien les traces de la raison. Les néons semblaient communiquer entre eux, sans que quelque volonté humaine n'eût participé à tout cela.

Levant la tête et respirant profondément, il eut l'espace d'un instant la sensation de n'être pas même une poussière perdue dans l'univers. D'être quelque chose de si petit, de si élémentaire, que même les composants de la matière qu'étudiaient les physiciens demeuraient bien éloignés de cet infiniment petit dont il prenait conscience de manière floue, indistincte.

Tandis qu'il marchait, avec ce regard si particulier qu'il avait presque toujours, des propos d'un très ancien philosophe lui revenaient à l'esprit.

Les rues, bien que constituées de matériaux provenant des dernières technologies, avec l'intention de la part de ceux qui les avaient conçues de lancer un défi à l'usure du temps, dégageaient néanmoins sous le regard de Jack une fragilité que bien souvent les touristes ne percevaient pas, même munis de tout un attirail fait pour prolonger ou décupler la vision.

Toute cette absurdité qu'il avait pressentie, déjà, lorsqu'il était plus jeune, n'avait fait que se confirmer avec le temps. L'intuition de cette force qu'aucun appareil de mesure, probablement jamais, ne pourrait mesurer, provoquait cette légère gravité dans les expressions de son visage, dont il restait toujours quelque trace même lorsqu'il était joyeux.

La nature lui apparaissait comme étant d'une redoutable cruauté. Car elle décidait, à partir du simple minéral inerte, de faire passer cette matière que l'on pouvait imaginer « paisible » à un état d'être vivant, comme si elle eut voulu infliger le pire des châtements. Châtiment extrême, puisque cette nature avait également prévu, par divers procédés biologiques et sociaux, de ne pas pouvoir mettre fin à cette souffrance autrement que par sa seule décision.

La rue se prolongeait devant lui. Tout en marchant d'un pas plutôt lent, il ne faisait depuis bien longtemps plus attention à toute cette *vie* mécanique développée par la société humaine avec l'espoir d'y établir un ordre plus parfait. Les concepteurs de ce monde avaient-ils vraiment réfléchi à ce que signifiait le concept d'ordre, et si cette illusion correspondait réellement à la grande nature, à cet infini que les hommes ne voulaient pas voir, jusqu'à presque se crever les yeux par crainte d'entrevoir le mince faisceau de lumière qui pouvait les amener à ne plus avoir la moindre certitude ?

Il déambulait dans cette ville, tandis que les passants se pressaient pour perfectionner cet ordre auquel ils croyaient afin de se rassurer de l'incohérence dont ils avaient par moments l'intuition, lorsqu'ils se retrouvaient dans le bus, dans leur automobile, sous la douche, ou dans quelque endroit qui *normalement* ne devait pas les amener à se poser de questions, en s'imaginant que la vie était d'une telle transparence qu'il n'y avait plus rien sur quoi réfléchir.

Jack marchait toujours. Que l'homme pouvait-il bien faire de plus que de continuer à tourner en rond ? Cette sphère dupliquée à l'infini était la punition humaine. Partout où ce bipède doué de parole et fabricant d'outils tenterait d'aller, il serait condamné à tourner en rond. Parmi les grouillements de sa pensée, la phrase d'un historien venait de s'échouer dans sa conscience claire : « ...sans passé, il n'y a pas d'avenir... ». Pourtant il n'était pas certain du tout que l'univers et les hommes perdus dans cette immensité traversaient la vie d'une manière linéaire et dans une direction précise et stable. En fait de bâtir un monde plus vivable, en essayant de toujours conserver cette caractéristique de vouloir faire perdurer le passé, le résultat s'avérait inverse, et l'homme finirait par périr de sa vanité à vouloir perpétuer les vestiges, afin de montrer l'évolution, les ancêtres et tout ce bric-à-brac pour antiquaires qui ne servaient aux hommes qu'à croire que cela ne s'arrêterait pas, que cela continuerait toujours, que cette vie qu'ils distinguaient à peine ne pourrait jamais s'arrêter, et que « la nuit des temps », comme ils l'appelaient, dégageait quelque signification, sans pouvoir néanmoins avoir une idée précise de ce que pouvaient recouvrir ces termes. Cet espoir du recommencement apaisait les hommes en les aidant à accepter leur finitude, avec une prise de conscience que dans l'illusion du recommencement tout finit par s'arrêter.

Alors qu'il passait devant une suite ininterrompue de commerces, il s'aperçut, en croyant avancer dans une direction relativement droite, qu'il se trouvait dans une rue dans laquelle il était déjà passé. Ainsi, comme de nombreuses personnes qui cherchaient leur chemin, il avait fait également l'expérience de ne pas savoir exactement vers où il allait. À la différence, par exemple, du simple touriste qui s'apercevait qu'il s'était perdu, cette situation avait provoqué chez Jack une sorte de confusion plus profonde. Puis il se mit à penser que dans l'expression « perdre sa vie » résidait plus la notion d'égarement que de perte, comme s'il eut fallu trouver un chemin pour ne pas se perdre. Mais il savait que les plans, les cartes, les panneaux de signalisation et toutes les techniques inventées par la signalétique, jusqu'au GPS, ne pouvaient empêcher les hommes de se perdre, d'être irrémédiablement perdus dès leur venue au monde.

Il arrêta sa marche, regarda autour de lui. Des individus passaient, les automobiles roulaient sur la chaussée en émettant ce bruit si caractéristique des grandes villes.

Immobile au milieu de la rue, il pensa que les gens qui, éventuellement, posaient leur regard sur lui, devaient le considérer d'une étrange manière. Il leva la main en direction de la route. Un taxi s'arrêta. Le chauffeur baissa la vitre de la portière et regarda Jack. Il attendait l'indication de la destination où il souhaitait se rendre. Ils se regardèrent, chacun attendant de l'autre la première réaction. Autour d'eux explosait le vacarme de la ville lorsque, enfin, le chauffeur prit la parole :

— C'est pour aller où ?

Les mots résonnèrent dans le cerveau de Jack, se transformèrent en échos, tout d'abord espacés, puis progressivement de plus en plus rapprochés jusqu'à produire une sonorité compacte vidée de toute signification. On entendait les bruits de klaxons et les conducteurs qui s'insultaient parce que l'un n'avait pas respecté la priorité. Où était-elle donc, la *priorité*, dans tout cela ? Dans l'histoire de l'humanité, existait-il une chose qui fût plus prioritaire qu'une autre ? Tout l'édifice humain n'avait été bâti que sur ce qu'il avait imaginé être des « priorités ». Qu'y avait-il de plus prioritaire dans la constitution d'un être vivant, ou même de l'univers ? Chaque élément était aussi prioritaire que les autres.

Les feux de signalisation basculèrent plusieurs fois du rouge au vert puis du vert au rouge, pendant que Jack regardait toujours le chauffeur qui semblait s'être momifié. Car le chauffeur de taxi, c'était un peu cela : un être totalement immobile toujours en mouvement. Comme l'avait mentionné un urbaniste, plus l'homme se déplaçait et plus il ne faisait que rester sur place.

Le chauffeur de taxi reprit :

— Où voulez-vous aller ?

Cette fois-ci, Jack interpréta la question d'une manière qui lui parut au premier abord plus précise, du moins c'était la sensation qu'il en eut. Mais après l'espace de quelques secondes, tout vacilla dans son esprit. Des morceaux d'images incomplètes envahirent totalement sa conscience, puis il sombra brusquement dans une profonde et indéfinissable tristesse. Le chauffeur devait probablement le regarder, attendre une réponse, et bien que Jack fût en face de lui, il ne le voyait plus, ne percevait plus rien, ni lui, ni son automobile, ni cette route, ni cette ville ; rien, plus rien.

Dans le flou de sa conscience n'apparaissaient que des images comme provenant d'un temps qu'il ne réussissait pas à estimer. Un temps paradoxal, qu'aucune physique n'aurait pu expliquer. Un confus mélange de brièveté identique à

celle de la vie du papillon avec, pourtant, dans cette durée éphémère, la vision d'un visage qui le propulsait dans une mystérieuse sensation d'éternité. Ce n'était même pas pour lui le mot supportant le concept d'éternité (que l'entendement, du reste, ne pouvait pas concevoir), mais surtout une sorte de *quelque chose* qui n'était mentionné dans aucun dictionnaire et qu'il ressentait avec une telle intensité que son être tout entier en était imprégné.

Jack répondit alors au chauffeur :

— Je souhaiterais aller dans le centre.

Il n'avait ajouté aucune autre précision. Seulement cette courte phrase.

Le chauffeur de taxi ne réagit pas immédiatement sur ce que pouvait signifier « le centre ». Pour lui, le centre était un vague point dans la géographie de la ville.

Le taxi se mélangea au flot ininterrompu des véhicules, tandis que Jack, assis sur le siège arrière, prenait conscience d'être tout simplement là, en train de respirer, de percevoir faiblement ses pulsations cardiaques. Se sentir exister semblait pourtant aller de soi, sans qu'il fût nécessaire d'y réfléchir un instant. Alors que derrière la vitre un monde plein d'évidences défilait, le chauffeur appuya sur le bouton du compteur.

Le « compteur » était également un élément caractéristique de cette époque. La quantification était devenue une des obsessions de l'humanité. Ce qui n'était pas quantifiable n'existait tout simplement pas. Le monde était-il vraiment mathématique, comme le pensaient certains scientifiques ? Il n'était pas certain que les chiffres fussent en correspondance avec la nature. Si ceux qui n'étaient pas géomètres étaient, jusqu'au dernier, chassés des villes, alors le monde ressemblerait à un terrain vague jonché de détritiques et de décombres. Personne ne pouvait savoir si le souffle de la vie reposait sur une quelconque algèbre.

Durant ce transport, la circulation devenait de plus en plus fluide et le taxi augmentait peu à peu sa vitesse. Il traversait à présent une grande avenue qui, par contraste avec les instants antérieurs, paraissait totalement déserte. Cela procurait une insolite impression de parcourir la ville à quatre heures du matin, lorsque presque tout sommeille, alors qu'ils étaient en pleine journée. L'avenue étant totalement dégagée, le chauffeur augmenta progressivement sa vitesse.

Alors que rien ne semblait ralentir la lancée du véhicule, ce dernier percuta un obstacle que ni Jack ni le chauffeur n'eurent le temps d'identifier. Tout s'était déroulé si vite que les deux hommes moururent presque instantanément.

Quelques jours plus tard, la carcasse du taxi fut envoyée chez un ferrailleur. Quant au chauffeur et à Jack, ils furent incinérés dans un endroit moderne, où les peintures avaient été récemment refaites.

La carcasse du taxi fut recyclée par l'industrie, et l'on utilisa ses matériaux de base pour fabriquer des machines à faire des jus de fruits, ces boissons dont raffolaient tellement les enfants.